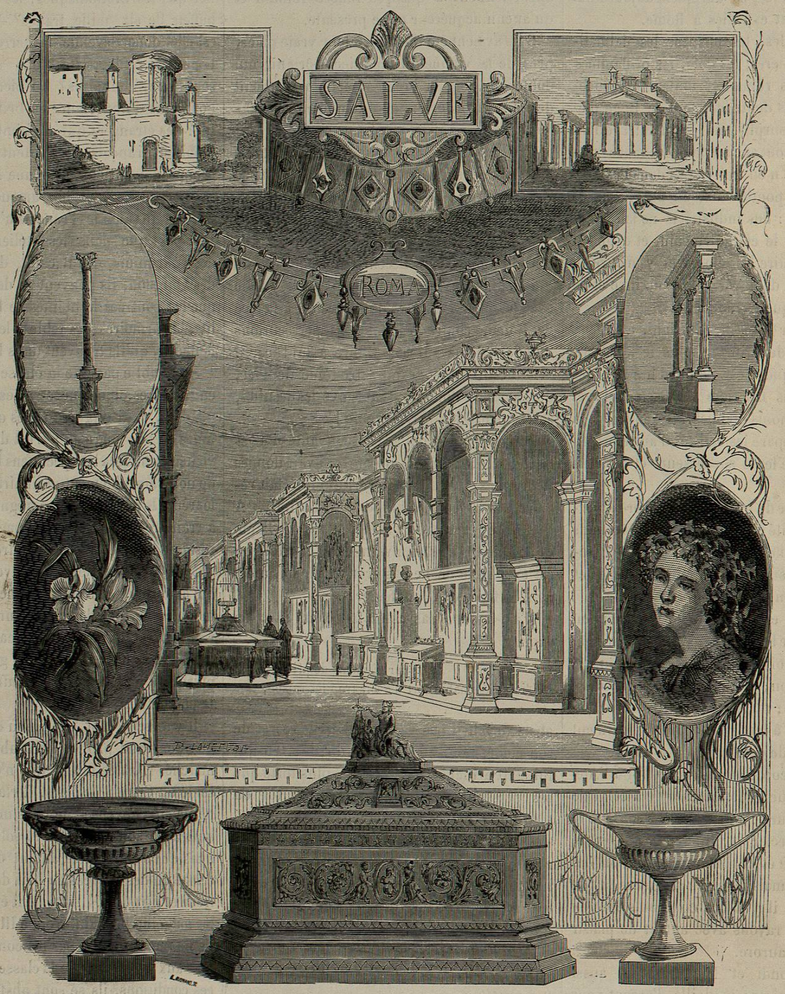
tième et dix-huitième siècles que nous admirons dans quelques musées.

Je serais cependant fort embarrassé s'il me fallait dire où est la véritable supériorité et qui l'emporte, des artistes qui ont précédé et suivi Boule, les Jean de Vérone, les Brunelleschi, les Benoît de Majano, les Jean-Marie de Blois, les Kolping, les Vernet, etc., ou des artistes contemporains.

Il suffit d'un léger effort de mémoire pour retrouver dans les créations modernes, les modèles consacrés par l'admiration des gens de goût. Sauf de légères différences de dessin dues au caprice de l'artiste, je revois ces buffets, ces crédences, ces chiffonniers, ces tables que les patientes recherches des Du Sommerard et de quelques amateurs ont réunis au musée de Cluny et dans quelques galeries particulières. L'imagination joue donc un rôle assez médiocre dans l'ameublement moderne, et l'invention n'a que peu de part aux travaux de nos fabricants.

Les artistes des siècles précédents ne pouvaient employer pour les meubles de luxe que le chêne, le bois de rose, l'ébène, l'érable. Encore le chêne était-il presque exclusivement consacré, à cause de son caractère sévère,



EXPOSITION DES ÉTATS PONTIFICAUX. — Dessin de M. Lancelot.

aux meubles destinés aux églises, aux monastères, etc. Boule, dont les travaux attestent de constantes recherches, tournait incessamment dans le cercle restreint des bois alors connus. Dans son impatience de ne pouvoir modifier ses modèles, il employait, comme ornements, le cuivre, l'écaille, tandis que l'Italie envoyait ses belles incrustations d'ivoire. Que ne fût pas devenu entre ses mains l'art de l'ébénisterie, s'il avait eu les fécondes ressources que nos fabricants ont trouvées dans les forêts de l'Afrique et du Nouveau-Monde !

La liste s'accroît, en effet, chaque jour, des essences qui fournissent aux ébénistes, les riches panneaux, les mosaïques multicolores, dont ils ornent non-seulement les menus objets de marqueterie, mais les grands meubles, tels que lits, armoires à glaces, bibliothèques, buffets, dressoirs, etc. Et il n'est pas sans intérêt de citer le palissandre, l'acajou, le bois d'amarante (sorte d'acajou rouge-violet), l'ébène, le santal (ou sandal), le bois de rose, l'érable, le thuya, le bois de fer, le tabasco, le chêne, le citronnier, le camacon, le bois de Spa, le camphrier, etc. Quelques-unes de ces essences sont empruntées à nos forêts. Mais la plupart viennent de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Espagne, de l'Italie et de l'Océanie.

Saint-Domingue a fourni pendant longtemps tous les bois d'acajou qu'employaient les ébénistes d'Europe. Ce bois est, en effet, fort beau, d'un grain très-serré, d'un poids spécifique assez considérable, et ses veines affectent ces dessins bizarres que recherchent nos artistes pour les panneaux de meubles. Dans ces dernières années on a découvert au Mexique des forêts d'acajou. Mais le bois est moins dur, la couleur est plus pâle, les veines sont presque droites, enfin le poids d'une bille de même dimension est inférieur à celui d'une bille d'acajou provenant de Saint-Domingue. Cuba produit aussi de l'acajou, et les fabricants le recherchent, malgré son prix assez élevé, à cause de sa couleur foncée et de la richesse de ses dessins.

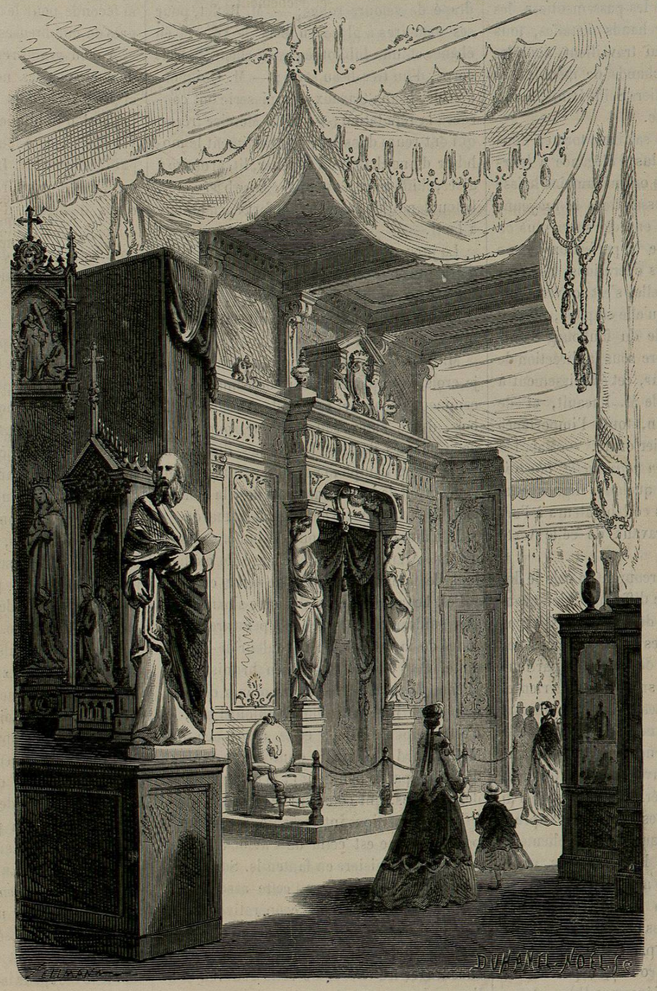
Le prix de l'acajou, qui, au siècle dernier, était fort élevé, s'est rapidement abaissé depuis la mise en coupe réglée des forêts de Saint-Domingue. De nos jours, la découverte de nouveaux centres de production a diminué encore la valeur de ce bois, qui a pu entrer en concurrence, pour la fabrication des meubles ordinaires, avec le noyer, qui tend à disparaître chaque jour. Néanmoins, l'acajou de Saint-Domingue conserve toujours la supériorité. Ainsi, tandis qu'une bille de Mexico se vendra à raison de 20 francs les cent kilogrammes, une bille de Saint-Domingue se vendra jusqu'à 4 fr. le kilogr.

Un fabricant paye une pièce ayant vingt-cinq centimètres d'épaisseur et trente-cinq centimètres de largeur, sur deux mètres de longueur, 750 francs.

Diverses industries concourent à la fabrication d'un meuble, et il n'est pas sans intérêt de jeter un simple coup d'œil sur les diverses opérations qui ont préparé et terminé le lit, la bibliothèque ou le buffet que l'on admire à l'Exposition.

L'acajou, le palissandre, le bois de rose, l'ébène, en un mot, tous les bois de luxe sont donnés au scieur qui reçoit une bille dont l'épaisseur varie de quinze à vingt-cinq centimètres, la longueur, d'un mètre cinquante à deux mètres, et qui doit la rendre en lamelles d'un demi-millimètre, d'un millimètre, d'un millimètre et demi. Cette opération exige un certain soin. La bille est placée à plat sur une sorte de bâtis en bois dur, dans un bain de colle forte qui sèche peu à peu. De forts tenons en fer retiennent la bille au bâtis jusqu'à ce qu'il y ait adhérence complète. Elle est ensuite mise en communication, dans une position verticale, avec une scie placée horizontalement, et animée d'un mouvement rapide de va-et-vient, par une machine à vapeur. Un excentrique fait lentement monter la bille, de manière à ce que le mouvement soit parfaitement combiné avec celui de la scie, qui débite ainsi la pièce dans toute sa hauteur. Dans la galerie des machines, j'ai remarqué des ustensiles de ce genre qui réalisent certaines améliorations de détail.

Les feuilles ainsi découpées sont remises à l'ébéniste, qui n'a plus qu'à les coller sur les panneaux tout découpés, tout prêts à être réunis, et qui sont généralement en bois de chêne, de hêtre, de frêne, quelquefois de sapin. Cette opération présente d'assez nombreuses difficultés. Et les accidents sont assez fréquents. La colle trop chaude fait gondoler le placage, tandis qu'un courant d'air empêche la feuille d'adhérer et amène des soufflures, des fentes, etc. Le meuble n'est pas complet si les serrures, les glaces, les ornements de cuivre, d'acier, ne sont pas posés. Enfin, les incrustations de pierre sculptée, de bois, de cuivre, d'ivoire, d'écaille, de terre cuite, de marbre, etc., exigent des mains habiles et spéciales. Si des grands meubles nous passons aux siéges, fauteuils, chaises, canapés, nous trouverons encore l'intervention de plusieurs professions. Après le travail du menuisier, de l'ébéniste et du tourneur, ne faut-il pas que le tapissier garnisse le siége? Et le genre des garnitures varie à l'infini. Depuis la paille et la canne plébéiennes jusqu'au velours, jusqu'à la tapisserie de Neuilly, jusqu'aux belles et élégantes créations de Beauvais, tout s'emploie, la soie, le damas, la laine, le cuir.... Enfin, le meuble est terminé, prêt à être vendu, et l'ébéniste lui donne une dernière façon, le vernissage. Après avoir, à l'aide d'un outil tranchant ou d'un verre, poli chaque panneau, il étend une couche de ce vernis que nous empruntons encore à l'Amérique, et qui donne aux bois de luxe ce brillant tant recherché.



Classe 14. — LE MOBILIER FRANÇAIS. — Dessin de M. Fellmann.

Ne voyez-vous pas maintenant l'importance de cette industrie, dont je n'ai pu vous montrer qu'un côté bien restreint, celui de la fabrication de luxe, et qui met cependant tant de bras en mouvement, qui alimente tant d'industries, tant de professions? Aussi, à Paris, des quartiers entiers sont presque exclusivement occupés par des fabricants de meubles, la rue et le faubourg Saint-Antoine, les quais avoisinants, etc., tandis que les passementiers, les quincailliers, les marchands d'étoffes, tous les chefs de métiers qui travaillent pour les tapissiers et les marchands de meubles, se pressent dans les quartiers Saint-Denis, Saint-Martin, du Temple, etc.

Tout en élevant les salaires, tout en donnant plus de soin, plus d'élégance à leurs meubles, les fabricants ont néanmoins baissé dans une proportion assez forte la moyenne de leurs prix. Ils ont en cela suivi plus ou moins une maison que la perfection de son travail, l'étendue de ses opérations, les nombreux débouchés qu'elle s'est ouverts, le nombreux personnel qu'elle emploie, placent à la tête de l'industrie du faubourg Saint-Antoine. Modeste encore sous la direction de M. Krieger, le fondateur, cet établissement a pris entre les mains de M. Racault, et de son associé, M. Colin, toute l'importance d'une usine de premier ordre. — Mais les lecteurs de *l'Exposition universelle illustrée* n'ont pas oublié les quelques lignes consacrées par un de nos collaborateurs à l'organisation et aux travaux de cette vaste usine.

Il est difficile, en parcourant la galerie des meubles, d'établir une différence bien accusée entre les mérites des nombreux exposants. Nous ne sommes plus au temps des secrets de fabrication, des procédés particuliers que l'on se transmettait mystérieusement de père en fils. Les bois employés sont les mêmes, l'outillage ne varie pas; reste le dessin, la forme, les ornements; ici l'imagination, l'invention peuvent se manifester et créer des différences sérieuses. Mais, je l'ai dit, l'imitation des styles consacrés est presque imposée aux fabricants par leur clientèle.

Comme dans toutes les industries, quelques maisons s'élèvent au-dessus des autres par la richesse, le bon goût, l'élégance de leurs meubles. Ainsi, les maisons Fourdinois (qui a obtenu le grand prix), Racault, Beurdeley, Grohé (hors concours), exposent des lits, des tentures, des siéges que l'on ne trouvera certainement pas chez les concurrents. Mais, après ces importantes maisons, au-dessus de toute comparaison, je pourrais compter une vingtaine d'établissements qui se distinguent par des qualités semblables, et méritent les mêmes éloges.

Je citerai, entre autres, MM. Guéret frères, qui exposent un très-beau buffet-dressoir de salle à manger, surmonté d'une tête de cerf, et orné d'un beau panneau sculpté en relief. Le tout en chêne. Ce meuble a obtenu une médaille d'or; — M. Roux, qui a obtenu une récompense semblable pour une belle bibliothèque à quatre panneaux vitrés, en bois de rose, et une table à incrustations de cuivre, dans le genre des marqueteries de Boule; — M. Lanneau (médaille d'argent), dont les siéges sont d'une forme à la fois originale et élégante; — M. Deville, qui expose un très-beau lit orné de marqueterie et richement drapé de velours rouge; — M. Buffet, pour ses armoires à glace en bois de rose et en ébène, et une bibliothèque en chêne, à trois corps, d'un très-beau style; — M. Quignon, dont les beaux travaux de tapisserie ont consacré la réputation; — MM. Mercier frères, qui ont réuni dans leur compartiment le mobilier d'une chambre à coucher, lit, armoire à glace, chiffonnier, fauteuils, chaise basse, etc., le tout tendu de soie bleue et fort harmonieux à l'œil.

Le jury a donné à M. Semey une médaille d'argent pour une bibliothèque en ébène sculpté, à cinq panneaux vitrés, que les amateurs de beaux meubles ont tous remarquée.

M. Bontung est un des premiers en France, je crois, à employer le bois de camacon, récemment découvert à Manille (Océanie). Ce bois, d'une assez belle couleur rouge, rappelle par ses dessins les veines du thuya. M. Bontung l'emploie pour ses panneaux, en l'encadrant de bois d'amarante dont la nuance violette fait ressortir le rouge du camacon.

Je n'aime pas beaucoup le buffet-dressoir de MM. Allard et Chopin, chargé de médaillons de faïence peinte et de terre cuite en relief. Le jaune pâle du chêne ne s'harmonise pas suffisamment avec les peintures bleu foncé de la faïence, et la couleur de la terre cuite. Peut être le temps, en brunissant le chêne, donnera-t-il cette harmonie de tons, que je cherche vainement aujourd'hui, et c'est, je pense, dans cette assurance que MM. Allard et Chopin, dont l'exposition se distingue par le bon goût et le choix heureux des modèles, ont construit ce meuble.

Une exposition intéressante à plusieurs points de vue est celle de l'association des ouvriers menuisiers en fauteuils. Sous la direction de M. V. Baron, cette association, véritable type des sociétés coopératives, a déjà obtenu une médaille de bronze en 1855. Et en 1867, une nouvelle récompense est venue encourager les efforts de cette réunion dont l'exemple sera certainement suivi.

La société des Beaux-Arts appliqués à l'industrie, qui compte parmi ses membres des artistes distingués, des fabricants de premier ordre, des publicistes, des gens du monde, expose dans un salon-bibliothèque, organisé par M. Guichard, les œuvres ou la reproduction des œuvres de plusieurs sociétaires. Ainsi, à côté des photographies rappelant les toiles de quelques artistes, à côté d'une très-belle bibliothèque en ébène ornée de statues en bronze, de MM. Mazaroz-Ribailler, Mme la comtesse de Dampierre expose de jolis écrans en papier découpé et quelques terres cuites, qui font pendant à de belles porcelaines peintes envoyées par Mme la comtesse de Saint-Albin.

Je ne connais pas un plus noble emploi des loisirs qu'une grande fortune fait à ces dames que cette active et directe coopération donnée à cette Société, dont l'action peut être si féconde pour le développement et les progrès de nombreuses industries.

A mon grand regret, il m'est impossible de citer tous les noms des exposants de la classe 14. Je dois me borner à désigner à l'attention publique ceux que le jury a trouvés supérieurs à leurs concurrents, et quand j'aurai nommé M. Lemoine, qui a obtenu une médaille d'or pour ses meubles sculptés et ornés d'émaux, d'incrustations de cuivre, d'ivoire, et M. Roudillon (médaille d'or), dont le lit exposé dans le grand vestibule est bien connu des visiteurs, je devrai clore cette liste.

Et maintenant, si je jette un coup d'œil d'ensemble sur les produits de nos exposants, je constate ce que l'on remarque dans tous les arts, c'est le peu de chemin que nous avons fait depuis nos ancêtres. — Les fabricants modernes ont à leur disposition bien des matières premières qui manquaient aux artistes des siècles antérieurs, leurs moyens de fabrication sont plus rapides, moins coûteux; — l'emploi de nombreux bois de luxe, de nombreuses étoffes, la soie, la laine, le velours, le damas, la tapisserie, sans compter le crin, le cuir, etc., leur permettent de varier les couleurs, l'aspect de leurs meubles, d'en augmenter la richesse. Ces meubles en sont-ils plus beaux? Non, ils sont plus luxueux, voilà tout. Mais comparez les meubles modernes en chêne, aux crédences, aux prie-Dieu, aux bahuts, aux dressoirs des quinzième et seizième siècles; comparez les meubles de marqueterie aux bonheurs du jour, aux chiffonniers, aux tables du dix-huitième, et vous serez convaincus de cette triste vérité que la question d'art n'a pas fait un pas. Y a-t-il au moins progrès au point de vue industriel et économique? La classe 91 répondra *oui*. Mais je réponds *non* pour la classe 14. — M. Munz expose un meuble de chambre à coucher, composé d'un lit, d'une armoire, d'un chiffonnier et d'une table de nuit, et donne le tout pour la bagatelle de 8000 francs! Combien l'eût-on payé il y a cent ans?

VICTOR COSSE.

VII

Les Chaussures. — Classe 35.

Nous allons jeter un coup d'œil rapide sur l'ensemble des exposants de la cordonnerie, puis, spécialisant notre examen, dire quelques mots du manufacturier choisi comme type de cette grande industrie qui se chiffre annuellement à Paris pour une production de cent millions de francs.

Les procédés de fabrication ont divisé la chaussure en trois classes distinctes: la chaussure cousue, la chaussure clouée et la chaussure vissée.

La chaussure cousue n'a point de centre spécial de fabrication, on peut citer cependant, pour leur exceptionnelle importance: Paris, Nantes, Marseille, Bordeaux et Fougères. Quant à la chaussure clouée, elle se fabrique principalement à Paris, Liancourt, Romans, Blois et Angers, tandis que la chaussure vissée est une spécialité parisienne. Ces deux derniers procédés tendent, successivement, à diminuer les prix de revient; et les perfectionnements intervenus dans certaines nuances de clouage ou de vissage, n'ont d'autre but que d'allier mieux la solidité et le bon marché à la flexibilité de la semelle; il faut ajouter que le clouage et le vissage peuvent plus facilement être effectués par les moyens mécaniques et produisent, par conséquent, un abaissement dans les prix tout en augmentant la rapidité du travail.

La vache et le bœuf fournissent les meilleures semelles pour notre promenade. Le veau, le chevreau, la chèvre, le mouton, constituent à divers degrés de malléabilité les dessus de nos bottines et, de leur choix plus ou moins intelligent, dépendent la conservation de la souplesse de nos pieds, et l'absence de ces excroissances cornées qui sont souvent si douloureuses? De cette condition de souplesse sans laquelle la marche devient pénible, est née la distinction entre les chaussures pour hommes et les chaussures pour femmes.

La chaussure a ses artistes comme l'ébénisterie et les bronzes. On remarque à l'Exposition quelques chefs-d'œuvre de forme et d'ornementation pour les hommes; mais assurément le pied mignon des dames inspire davantage les ouvriers.

Jamais l'art de la chaussure n'a été poussé plus loin que de nos jours; et malgré les talons rouges de Louis XV plus excentriques que gracieux, il faut donner la palme à nos industriels modernes. Objet de première nécessité, la chaussure n'a pas oublié qu'à côté de l'art il y a l'industrie, l'industrie qui par ses procédés rapides économiques doit satisfaire toutes les bourses et toutes les exigences.

Croit-on que la France, qui exporte pour 40 millions de francs de chaussures par an, possède encore quelques localités où ce comfort est inconnu?

L'Autriche a grandement amélioré sa fabrication de chaussures; ses bottines en cuir verni de Worms et de Mayence, ont étonné nos industriels les plus compétents et les menacent d'une concurrence sérieuse. La Prusse n'a guère progressé. L'Angleterre produit, en général, des chaussures lourdes et communes; l'Amérique fabrique à toute vapeur, solidement, mais sans art. C'est le pays du *Times is money*, et les esclaves libérés se chaussent sans y regarder de trop près pour la couleur comme pour la forme. L'Italie a quelques industriels sérieux à Turin, Milan et Bologne, bien plus qu'à Florence. En Espagne, trop de sandales, et chez les Turcs, les antiques babouches dorées à outrance, mais larges et aplatissant le pied, ce qui est compréhensible, puisqu'ils retirent leur chaussure là où, par respect de la Divinité, nous retirons nos chapeaux.

La Chine n'a pas exposé de chaussures. Pourquoi faire? Les pieds sont supprimés chez les femmes par coquetterie!

Je l'ai dit, la palme est à la France et à Paris — à Paris, qui produit des manufacturiers comme M. Pinet, dont la vitrine renferme une variété de types d'une élégance exquise; cet industriel est un praticien devenu chef de maison par son propre mérite. Créateur de formes ingénieuses, expert dans le choix des matières premières et à la tête de tous les progrès qui peuvent perfectionner son industrie, tel s'est présenté au Champ de Mars l'exposant dont nous nous occupons actuellement.

M. Pinet, qui s'est spécialement consacré à la chaussure féminine, y a réalisé une foule de progrès dignes d'attention. Au goût choisi de ses formes, à l'application d'un système de pointure minutieux et très-exact, ayant pour effet de parer à toutes les éventualités d'une fabrication roulant d'avance sur près de 1000 genres différents de chaussures, il a su ajouter la création d'une sorte de talon plus gracieux, plus commode et d'une exécution plus facile que par le passé. On sait que les hauts talons sont à la mode aujourd'hui. Notre nature tient à se grandir de toutes les manières. L'ancien talon fixé à l'extrémité de la bottine gênait la marche et tendait à se rejeter en dehors. M. Pinet a compris que le véritable centre de l'effort du talon de la chaussure s'exerce plus sous la cambrure du pied que sous le talon humain, et par une disposition mathématiquement calculée, il l'a fixé proportionnellement à sa hauteur à l'endroit le plus commode pour l'aisance de la marche. Cette innovation donne à ses bottines une silhouette gracieuse qui se fait remarquer à première vue. Ajoutons que là ne se bornent pas les améliorations de cet industriel, et que sa manufacture, dont il a été lui-même l'architecte, est conçue sur un plan technique des plus intelligents.

Une grande partie de sa production est exportée à Smyrne, Odessa, Alexandrie, et représente un chiffre très-important.

En résumé, il tient d'une manière très-distinguée le milieu entre les manufactures populaires et les ateliers particuliers où règne la commande.

A. CHIRAC.

CHRONIQUE.

Paris, 2 octobre.

Septembre lègue au mois d'octobre un clair soleil, joie des vignerons, et qui invite aux longues promenades, aux excursions buissonnières.

La Ville et le Domaine ont eu le bon esprit de livrer aux visiteurs le libre accès de toutes les merveilles qu'on renomme et qu'on admire, si bien que le régime de l'autorisation préalable n'existe plus, — j'en demande pardon à la Commission impériale, — que dans l'intérieur du Champ de Mars.

Rien ne m'empêche, si je veux, de prendre une esquisse, un croquis d'un tapis des Gobelins à Versailles, à Trianon, à Compiègne, à Fontainebleau, ou même à Paris, partout enfin — excepté au Champ de Mars. Ce droit d'interdiction a monté à la tête de certains exposants, commissaires étrangers et autres émanations personnifiées du Règlement général. On en viendra bientôt, — je le parie, — à ne pouvoir regarder un tableau dans la galerie des Beaux-Arts, sans avoir obtenu une autorisation préalable. Si je demande cette autorisation à un gardien, il me répondra que cela regarde son chef de service, ou tel commissaire étranger. Si je m'adresse au chef de service ou au commissaire, il me dira que c'est grave, très-grave, mais qu'il n'y peut rien, et que cela regarde l'exposant. L'exposant, où est-il? A Saint-Pétersbourg, ou bien plus loin, au fond de la Bretagne? Entre temps, vous vous trouvez engrené dans cette filière d'autorisations, comme dans une machine pneumatique: votre temps et votre corps y passent. Retournez la filière: vous avez l'autorisation de l'auteur du *Sommeil de l'innocence*, venue du fond de l'Italie; il vous faut l'autorisation du commissaire italien, et après celle-là, celle du commissariat général, où vous trouvez les employés les plus aimables, mais les plus infectés de la manie d'empêchement. Ce que vous demandez est *grave*, toujours très-*grave!* Mais on verra.

Savez-vous que nous n'aurions pas osé dire cela au début? Nous profitions — ni plus ni moins que nos confrères — de quelques fissures de tolérance et de quelques distractions d'autorité, pour pénétrer jusqu'aux fruits défendus. Nous étions comme le garde forestier qu'on oblige à braconner. Maintenant que notre provision est faite, rien ne peut plus nous empêcher de proclamer.... que nous avons enfin reçu l'autorisation de l'administration des Gobelins.

Et si les nations étrangères s'étonnent de cette libéralité tardive, nous leur dirons fièrement de demander à leurs commissaires